

HISTOIRE D'H ...

**Christian Jacques
Anne Chaumont
Myriam Swartebroeckx
Bernard Dor**

Claude Godet

I

En quinze ans de métier, j'avais, comme tous mes confrères, connu des revers, essuyé des échecs. Avec le temps, c'était devenu plus rare et j'avais pris confiance: j'étais compétent, je savais faire face.

Quand je les aperçus dans la salle d'attente, je n'imaginai pas avoir affaire à un couple. D'un côté, lui: massif, monolithique, fermé; il ne leva pas la tête. De l'autre, elle, menue, déliée, avenante. Son sourire le désigna, ce qui m'induisit en erreur.

– Monsieur est avant vous?

– Non! Nous sommes ensemble.

Elle me suivit. Il se leva à retardement, comme à contrecœur.

Elle s'assit et, de nouveau, le désigna d'un sourire. Seconde méprise:

– C'est pour Monsieur?

– Non, non! Mon mari va très bien. Moi aussi. C'est pour notre fils. Comment dire... Nous soupçonnons...

– Il ne s'agit plus de soupçons! Nous sommes convaincus, nous avons les preuves!

– Il pourrait se droguer, docteur!

– *Il se drogue!*

– Alors, vous comprenez, on devient nerveux. Mon mari n'en dort plus.

– Toi non plus.

– C'est vrai, reconnut-elle. Puis son sourire réclama mon indulgence, me priant d'excuser le ton abrupt et bourru de son mari.

Par la suite, Monsieur D., raidi, pétrifié, la laissa parler seule, décrire l'anxiété dans laquelle ils vivaient – « si on pouvait

encore appeler ça vivre » –. Quand elle prit un visage tragique et me supplia de leur venir en aide, il ébaucha un geste, pour relativiser.

Il y eut un silence. Pour meubler, je proposai un « petit calmant », qui leur rendrait le sommeil; le seul mot eut un effet magique sur Madame D., qui retrouva le sourire.

Monsieur, par contre, s'impatientait.

– Mais pour Franck? Que peut-on faire pour Franck?... Il n'y a pas aussi un médicament?

Sa femme ne me laissa pas le temps de répondre.

– En fait, docteur, il aurait dû nous accompagner. C'était prévu comme ça. Cet après-midi, mon mari lui avait demandé de tondre la pelouse...

– Ce qu'il n'a pas fait! Il devait déjà le faire samedi, mais il ne l'a pas fait.

– Après avoir tondu, répéta-t-elle, il aurait dû nous accompagner.

– Mais il n'a pas tondu!

– Non. C'est mon mari, malgré son dos...

A ce mot « dos », le visage de Monsieur s'effrita, se lézarda, exprimant un désespoir sans nom. Dans un cri du cœur, sa femme:

– On ne sait plus ce qu'on doit faire, docteur, on ne sait plus!

Elle me regardait comme le Messie; ses yeux m'implorèrent:

« Vous, n'est-ce pas, vous savez!/? » Les miens lui répondirent:

« Oui, oui, bien sûr, je suis docteur, je sais. Calmez-vous. »

A la vérité, je ne savais pas vraiment. Ce problème était de ceux qui me prenaient encore au dépourvu: l'expérience m'avait appris qu'il n'y a jamais, dans ce domaine, une seule solution, toute prête, une solution miracle. Avant de se prononcer – tant sur les causes que sur les solutions –, je savais qu'en tout cas il fallait se donner le temps, s'informer le plus possible.

– Vous avez une idée précise de ce qu'il prend? Hash?

Madame: – On ne sait pas. Ce qu'on sait, c'est qu'il fréquente des gens qui se droguent. On nous l'a dit, il me l'a confirmé.

Monsieur: – Ce qu'il prend, de toute façon, ce n'est pas ça l'important. Je me suis renseigné: on commence avec ce que vous dites, la hash, puis on passe à autre chose, puis ça finit avec la cocaïne et je ne sais quoi.

Ici, je me permis d'interrompre Monsieur D. et de rectifier: du hash, on ne passait que très rarement aux drogues dures: les statistiques faisaient état de 5 % des cas, pas plus!

Ceci parut rassurer Madame. Monsieur, lui, ne faisait pas confiance aux statistiques. Pour l'heure, je résistai à la tentation de vouloir absolument le persuader. Le plus urgent était de continuer à m'informer. Au hasard:

– Vous surveillez un peu ses sorties?

Ils ne faisaient plus que ça!

– En ce moment, vous savez où il se trouve?

Elle: – Avec ses copains. Ses potes!

Lui: – « Ses potes »! Rien de reluisant, « ses potes »! Futurs chômeurs, comme lui!

Ce qu'elle contesta: les copains de « leur Franck » n'étaient pas de mauvais garçons, et certains « avaient même de l'avenir »! Simplement, c'était vrai, c'est par eux que « ça » était arrivé entre ses mains!

– On lui avait pourtant bien dit d'éviter certains, qui ont des antécédents. Mais les autres, je vous assure, sont de bons garçons, très sympathiques...

– Suffit d'un seul! trancha Monsieur. Une pomme pourrie, et c'est tout le panier qui y passe! Notre Franck y passera, comme les autres!

– Tu exagères. Il nous a dit qu'il y avait « touché », pas plus. Pour savoir.

– Ça fait deux mois qu'il sait!

Bref, ils attendaient que je voie « leur » Franck au plus tôt.

- Vous ne pourriez pas lui fixer un rendez-vous?
 - On vous l'amènerait. Vous lui prescrieriez un bon médicament...
 - Et s'il téléphonerait lui-même? Il n'est pas assez grand pour téléphoner, pour venir seul?... Au fait, quel âge a-t-il?
 - Quinze.
 - Et demi!
 - Eh bien, demandez-lui de me passer un coup de fil. Nous ferions... un test d'urine. Si vraiment ce que vous craignez se confirme...
 - C'est tout confirmé!
 - ...nous pourrions lui suggérer de s'adresser à un centre spécialisé...
- A ces mots: « centre spécialisé », Madame s'illumina. Monsieur, par contre, me vrilla dans les yeux un regard suspicieux: « On se décharge par avance du problème, c'est ça?! » Ce qui m'incita à rectifier le tir aussitôt:
- Mais bien sûr, le mieux serait que je puisse voir ça moi-même. L'écouter, comprendre un peu où il en est... Non?
 - Si, si!
 - Oui...

Je me concentrai ensuite sur l'attestation de soins. Comme je la tendais à Monsieur, Madame, propulsant un bras érectile, l'intercepta. Il ne le remarqua même pas. Goguenard, continuant de me fixer:

- Vous disiez: test d'urine... Mais qui vous dit qu'il acceptera de le passer, ce test? Et qu'il daignera venir jusqu'ici? Qu'il téléphonera?... S'il n'est même pas fichu de tondre une pelouse! Je ne voyais pas le rapport. Madame D. non plus:
- Tondre la pelouse, chou, c'est autre chose. D'ailleurs, tondre la pelouse, ce n'est peut-être pas, pour lui, un... une... Elle ne trouva pas le mot. Je suggérai, finement:
- Une réponse à son problème?

- Exactement, docteur. Tondre la pelouse de son père...
- Ce n'est pas ma pelouse, c'est aussi la sienne! Et la tienne!
- D'accord. Mais s'il se drogue, c'est –comme le docteur le dit très bien– qu'il a un problème. Auquel il faut une réponse! N'est-ce pas, docteur?
- Je crois, oui...
- Et cette réponse, ce n'est pas en coupant de l'herbe qu'il va la trouver!

Monsieur D. ne pouvait admettre que sa femme eût le dernier mot. Ni qu'elle décriât la pelouse, joyau du patrimoine familial, en lui contestant son statut de « réponse au problème ».

- Un problème, tu dis! Moi, je veux bien. Mais quel problème? Il a tout ce qu'il veut, ce garçon!... D'ailleurs, des problèmes, tout le monde en a!... Je n'en ai pas, moi!?... Est-ce que je me drogue?

Imparable. Madame D. resta le bec cloué. Le clou, Monsieur ne se priva pas de l'enfoncer:

- Hein, est-ce que je me drogue?
- Non.
- Ah!

Tandis qu'il jouissait de sa victoire, elle se mit à réfléchir profondément. Enfin:

- Le problème de Franck, décréta-t-elle, c'est qu'on ne lui laisse jamais la possibilité de...
- Tu veux dire qu'on lui la lui a trop laissée!?!... Qu'on n'a pas su mettre de limites!? Que nous récoltons aujourd'hui ce que nous avons semé!

Du regard, Madame D. m'appelait au secours. Cette fois, je m'abstins d'intervenir, et le silence se réinstalla. Je laissai alors remonter le souvenir d'un événement qui, dix mois plus tôt, m'avait contraint à remettre en question certains a priori. Subitement, mon neveu et filleul Sébastien, jusque-là brillant élève, s'était mis à collectionner les échecs scolaires. Aussitôt,

branle-bas général: chez mon frère, dans sa belle-famille, à l'école. Le premier affolement passé, c'est le toubib qu'on avait mis à contribution. J'avais donc cherché des explications, et j'en avais trouvé, à peu près partout. Sauf là où elles étaient: sous mes yeux. Enfant, Sébastien s'était toujours cru obligé d'exceller; ça l'avait coupé de ses camarades, il était toujours seul. Alors, un beau jour, il avait cessé d'étudier, il avait loupé volontairement ses tests; pour se faire accepter, il avait renoncé à son personnage de premier de classe, et il s'était mis au football...

Cette expérience m'en avait appris beaucoup: enseignements que j'avais appliqués, peu à peu, dans ma pratique quotidienne. J'avais pris davantage le temps d'écouter; au lieu de sortir de mon chapeau, d'entrée de jeu, mes vieilles « réponses », je m'étais surtout soucié de poser des questions justes.

Espérant en apprendre davantage, je fus tenté de relancer Monsieur et Madame D. J'avais l'intuition, d'ailleurs, qu'ils n'étaient pas mécontents d'avoir pu s'affronter quelques instants en terrain neutre. Mais le temps passait, et mes interlocuteurs semblaient frappés de mutisme. Considérant qu'il serait préférable de remettre à plus tard, j'allais leur proposer de revenir un jour où nous aurions plus de temps. Cependant, – le masque pétrifié de Monsieur le proclamait assez clairement – c'était pour Franck qu'ils étaient là, pas pour eux. Et lui, Monsieur D., était venu chercher une solution, immédiate et radicale; pas une vague « réponse »! Nous convînmes donc qu'ils proposeraient à Franck de me contacter.

– Face au problème, docteur, vous verrez mieux ce que vous pouvez faire.

– Par exemple, vous pourriez lui prescrire un petit

médicament... Non??

– Peut-être, répondis-je. Je verrai...

– Oui, Raymond, le docteur verra. Il sait ce qu'il fait, le docteur!

Au moment de prendre congé, Madame D. me remercia avec effusion, comme si tout était déjà résolu. La politesse glacée et quasi narquoise avec laquelle Monsieur D. me salua traduisit tout son scepticisme: « Si vous croyez qu'en tant que médecin, vous réussirez mieux que moi... »

Je les regardai s'éloigner. Raide et pressé, il marchait, d'un pas résolu, loin devant elle. Minuscule, elle le suivait, perdue dans ses pensées. Se retournant vers moi, elle parut hésiter: avait-elle tout dit? ne devait-elle pas revenir en arrière, préciser ceci, cela?

– Ce soir, elle va proposer à « son » Franck de me téléphoner. Neuf chances sur dix qu'il l'enverra sur les roses et que je ne saurai jamais à quoi ressemble ce garçon.

Que Franck me téléphone ou pas aurait pu me laisser indifférent. Réintégrant mon cabinet, je me pris pourtant à souhaiter vivement ce coup de fil. Pourquoi? Pas le temps de m'interroger: d'un doigt vengeur, la patiente que je venais de faire entrer me désignait ses varices, qui avaient repris, accusait-elle, « du poil de la bête ».

– En effet, lui condédai-je, tout en me penchant sur ses mollets bleuis, on ne peut pas dire que ça s'arrange!... C'est que ça s'incrute, ces coquines-là!... Notez, vues de près, elles sont plutôt jolies! Elles font un peu Matisse, vous ne trouvez pas?

En général, Madame Jansen aimait rire, elle adorait que je la taquine. Mais aujourd'hui, ses varices la faisaient souffrir. En plus, elle ne connaissait pas Matisse. Tandis que je l'examinais, je pris plutôt des nouvelles de son chat Bourvil, qui, l'avant-dernière fois, avait des puces, et, la dernière, des vers. Dix

secondes plus tard, oubliant ses varices, Madame Jansen ne songeait plus qu'à vanter les qualités de son « gros chatounet »; moi, j'avais oublié les D.

II

Après quelques jours, Franck n'ayant pas téléphoné, j'avais considéré l'affaire comme classée. Je ne pensais plus à Monsieur et Madame D.

Deux semaines plus tard, lorsque se présenta à mon cabinet un grand garçon toussotant, boutonneux, je hasardai, par jeu, un pronostic: pharyngite? acné? Je pariai pour l'acné.

Une fois avachi sur son fauteuil, l'adolescent daigna se défaire du walk-man enfoui sous sa tignasse et dont je percevais, à trois mètres, le martèlement assourdissant. Puis il poussa la courtoisie jusqu'à grommeler un (B)jou(r) à peine audible.

J'hésitais entre deux entrées en matière: – Qu'est-ce qui t'amène? (« Et toi, qu'est-ce qui te permet de me tutoyer? ») et: – Qu'est-ce qui vous amène? (« Et vous, qu'est-ce que vous espérez, en me vouvoyant? »)

– Bon. Alors, qu'est-ce qui se passe?

– Rien. Mes parents sont venus vous voir il y a quinze jours. Ma mère a insisté. Alors m'voici.

– Franck!?

– Oui, bougonna-t-il, même pas surpris que j'aie retenu son prénom. Ça devait aller de soi.

– Je suppose que tu sais pourquoi ils...?

– Ouais. Sont à côté de la plaque.

Je me mis en quête d'une fiche vierge. Pénurie.

– Tu m'excuses?

Au moment de lui tourner le dos, de passer dans le bureau annexe, hésitation, marche arrière; manœuvre discrète pour enfouir carnet d'ordonnances et cachet dans le tiroir du bas, et pour tourner la clé. Coup d'œil vers Franck, et sentiment de

ridicule: le manège ne lui a pas échappé, il arbore un petit sourire, moitié celui de papa (goguenard, vaguement dédaigneux), moitié celui de maman (indulgent malgré tout).

Retour avec la fiche. Date, nom, prénom... A mon tour de lui sourire –sans trop appuyer (trop démago, tu meurs!):

– A côté de la plaque, tu disais?

– Ouais. J'y ai touché deux fois, pas plus. Rien que pour voir.

– C'est bien ce qu'ils m'ont dit.

– Alors, y a pas de raison d'en faire un fromage!

Il était prêt, déjà, à lever la séance. (« Maintenant que j'ai fait plaisir à ma mère, j peux m'barrer? »)

J'avais envie, moi, de le retenir un peu.

...J'ai inscrit ton nom, autant remplir la fiche, non?

Il prit son mal en patience, se mit à ruminer un chewing-gum imaginaire. Puis:

– Bon. Voulez savoir quoi?

– Eh bien, d'abord... Je me demandais si tu continuais à...

– A...?

Il voulait me le faire dire, me forcer à choisir, entre les cent expressions possibles, celle qui datait d'avant-guerre, ou celle qui faisait faux-jeune. Dans tous les cas, j'allais me planter.

– A prendre... Au fait, qu'est-ce que tu prends? Tes parents n'ont pas su me le dire...

– Forcément, ils savent pas.

– Ecstasy?

– Non!

– Te piquer...?

– Me piquer?!

L'air de dire: « Pour qui me prenez-vous? C'est vous qui l'êtes, piqué! », il secoua la tête, leva les yeux au ciel et haussa les épaules. Puis, comme pour me permettre de vérifier –j'avais malencontreusement dirigé mon regard vers son bras–, il tendit celui-ci, le pli du coude en évidence. Veine intacte, d'accord.

– Donc, tu fumes?

Posément, il sortit de sa poche briquet et cigarette:

– Un demi-paquet par jour. Parfois, trois quarts. Bientôt, qui sait, tout un paquet! (Il prit le temps de la réflexion puis:) Disons que je fume un ou deux joints, le week-end. Avec les copains.

Je le regardai droit dans les yeux:

– Excuse: tu y as touché deux fois ou tu fumes un ou deux joints tous les week-ends?

A son tour, il me fixa, pour me jauger: toubib ou flic? ami ou pion?

– Je fume deux ou trois joints, maximum, chaque samedi soir.

– Depuis?

– Deux mois. (Un temps, un sourire.) Pour être franc..., mes parents le savent depuis deux mois, mais ça fait un an! (Presque aussitôt:) Ceci dit, moi, je picole pas!

– Tu veux dire...

– Que le week-end, il y a des tas de gens qui picolent, et ça, ça dérange personne. Mon père, par exemple, se tape ses trois cannettes tous les samedis, après la pelouse!

Je saisis la balle au bond. Avec un clin d'œil (et toujours en me gardant d'appuyer):

– A propos, cette pelouse...: si tu la lui tondais de temps en temps, tu l'aiderais peut-être à freiner sa consommation?

Il soupira:

– Evidemment, il a fallu qu'il vous en cause! (Il mâcha, quelques instants, puis:) Ben non, je la tondrai pas! C'est pas ma faute s'il en fait une maladie, de son herbe à la con!... Si elle dépasse les deux centimètres, ça l'empêche de dormir!

– D'après ta mère, c'est toi qui l'empêches de dormir. Et pour parler d'herbe, ce serait plutôt celle que tu fumes...

Mon « humour adulte », comme aurait dit mon Antoine (presque le même âge), ne le fit pas rire:

– Sa pelouse, si je la lui tondais, c'est lui qui serait en manque! Plus rien à fiche de son samedi, plus de bonne raison d'enfiler ses trois chopes soi-disant pour se réhydrater!... Et de toute façon, il trouverait autre chose pour me prendre en défaut. Autant que ça soit la pelouse!

Logique sans faille. Je saluai son bon sens d'un léger hochement de tête. De nouveau, il m'interrogea du regard: « Plus rien? Fini de me cuisiner? J'peux mettre les bouts? »

Encore une fois, je me crus obligé de le retenir, le temps de lui prodiguer les bons conseils de circonstance – conseils dont l'affligeante platitude, paternaliste au possible, m'apparut au fur et à mesure. Poli, Franck m'écouta pourtant patiemment, sans prendre l'air, comme l'eût fait Antoine, de m'adresser mentalement un: « Cause toujours, vieux raté, si tu savais ce que j'en ai à fiche! »

Peut-être à cause d'Antoine, c'est à ce moment que j'éprouvai vraiment le besoin d'en savoir plus. De savoir notamment pour quelles raisons, conscientes ou non, Franck, voici un an, s'était mis à fumer. Des explications, des « réponses » possibles me venaient à l'esprit; de l'inutile sermon, j'aurais voulu opérer, déjà, la transition vers différentes questions: en fumant, exprimait-il désarroi (à quel propos?)? désespoir (pourquoi?)? révolte (contre quoi, contre qui?)?...

Tout en laissant défiler ces questions, j'observais mon interlocuteur: le silence, et mon regard, l'énervaient; d'une main, il était occupé à se triturer les boutons et à aggraver son acné, de l'autre il tripotait ce walk-man sous lequel, pareil au homard en mue de Dolto, privé de carapace, il semblait impatient de retourner s'isoler.

Depuis quelque temps, Antoine, lui aussi, ne songeait plus qu'à s'abstraire, à s'enfermer avec son Nintendo...

Des questions, j'en avais au moins dix à poser. Mais c'eût été, je le sentais, prématuré. Et je n'étais pas sûr de trouver le ton juste.

« Le temps, me répétais-je, prenons le temps!! »

Je remis donc à plus tard et, comme le silence s'éternisait, je m'attendis à ce que Franck me tire vite fait sa révérence. Au lieu de quoi, surprise, c'est lui qui me relança:

– A propos, ils vous ont parlé d'eux? Je veux dire: ils vous ont dit comment ça va entre eux...?

– Non.

– En fait, ils n'arrêtent pas de se faire la gueule. Depuis deux mois, c'est encore pire. Je vous dis pas l'ambiance à la maison!

L'ambiance, les rapports tendus entre ses « vieux », la communication quasi rompue depuis des lunes, il me les décrivit, sans nuance, avec ses mots. Cela paraissait le tracasser vraiment, il semblait vouloir absolument m'éclairer là-dessus. Je me dis que, peut-être, je tenais là – parmi d'autres – l'une des clés du « problème » et je m'appliquai à suivre Franck, à décoder « ses mots »; je crus comprendre qu'il souffrait d'être fils unique et qu'il en avait assez que ses parents le tirent chacun à soi. A première vue, c'était Madame D. qui, ces derniers temps, avait tiré le plus fort...

Ensuite, à la faveur d'un mot, d'une allusion à je ne sais quoi, je dus « déconnecter »; ma pensée retourna vers Antoine, vers ce qui passait chez nous depuis que mon aîné avait choisi de « se couper du monde » pour s'enfermer dans sa chambre avec ce « Nintendo ». (« Se couper du monde », c'était ma formule à moi; Anne-Françoise, ma femme, avait une autre perception...)

C'est Franck, au bout de quelques secondes, qui me ramena sur terre:

– Eh! docteur?... Vous m'écoutez?

– Oui... Oui, oui. D'ailleurs, ça me faisait penser à quelque chose... Je me disais que, de notre côté – je veux dire: du côté des adultes – il peut y avoir aussi des choses à arranger... Ce n'est pas ce que tu veux dire?

– Sais pas. Possible.

Il prenait l'air de s'en fiche. Ne me pardonnait pas mes dix secondes d'inattention. Sous ses dehors vaguement hostiles, je crus deviner pourtant qu'il me savait gré d'avoir admis une « vérité » que ses « vieux » ne reconnaissaient pas. Question de fierté personnelle, il estima bien sûr que ce n'était pas la peine de manifester sa satisfaction. Il se leva, puis, s'immobilisant, parut se rappeler quelque chose:

– Euh... A propos... Vous ne me donnez rien?

– Pourquoi te donnerais-je...? Tu es malade?

– Non!

– Alors!

– Je disais ça... C'est parce que mon père...

– Je sais.

Je n'en dis pas plus, ce qui le déconcerta un rien. Au moment de sortir, il hésita sur le regard dont il allait me gratifier: indifférence? dédain? Finalement, il opta pour une mine à peu près cordiale: plutôt le sourire de maman –sympathie, confiance– que la moue défiante de papa.

Je lui tendis la main.

– Si tu veux, tu repasses...

– Repasser?... Pourquoi?

– Pourquoi pas?

III

L'entrevue avec Franck m'avait laissé sur ma faim. J'avais beau miser sur le temps, j'aurais voulu, vieux réflexe, avoir déjà tout compris, tout résolu: détenir les réponses avant même d'avoir posé les questions.

Je craignais aussi de ne jamais en savoir plus: si d'aventure Franck décidait de ne pas réapparaître!...

Le soir, au souper, je ne pus m'empêcher de faire allusion à la drogue devant Antoine, Lorraine et Frédéric. Je voulus savoir si, parmi les camarades d'Antoine, certains s'étaient déjà (j'optai pour le mot:) « camés ».

– Camés?

Subodorant un piège, mon aîné fronça le sourcil et garda le silence, ce qui fit germer en moi un soupçon vague, encore informulé. Je répétais ma question:

– Tu en connais, dans ta classe, des garçons ou des filles qui se cament?... Non?

– Sais pas. P't-être bien...

Aussitôt, poussée d'adrénaline, mon soupçon se consolida et prit les allures d'une quasi-certitude. Pour un peu, je l'aurais sommé sur-le-champ d'avouer. Au lieu de quoi, je m'en pris à sa façon de me répondre. Ce n'était pas parce que, dix heures par jour, il préférait le « dialogue » avec son Nintendo qu'il ne pouvait plus s'adresser à son père, de temps en temps, avec un minimum de courtoisie!

La leçon le laissa froid. Haussant sourcils, épaules, et tout ce qu'il était possible de hausser, y compris, pour finir, sa personne tout entière, il quitta la table, la bouche pleine, en soupirant: « Dix heures par jour...! »

Tandis qu'il emportait son feuilleté devant, supposai-je, le cher

« Nintendo », sa sœur, déjà, prenait sa défense:

– « Dix heures par jour », papa! Tu te rends compte de ce que tu dis?... Bon, le matin, quand tu pars, et le soir, quand tu rentres, c'est vrai qu'il joue avec son Nintendo; mais ce n'est pas pour ça qu'il y passe « dix heures par jour »! Il va à l'école aussi, il fait ses devoirs! Et puis il y a le judo!

– Et les copains, ajouta sa mère, pour mettre son grain de sel. Il a aussi des copains, ton fils!... Et des copains, même si ça se « came » un peu, on ne les dénonce pas, même pas à son père!

Que voulait-elle dire? Que les copains d'Antoine étaient précisément ces garçons de sa classe qui...? Eludant, je me tournai nerveusement vers Lorraine. Depuis que nous étions à table, elle s'était contentée de picorer sur la nappe, du bout de son index mouillé, sept mies de pain, peut-être huit (j'avais compté). J'osai lui demander pourquoi, une fois de plus, elle n'avait rien avalé.

– Parce que je n'ai pas faim, répliqua-t-elle en se levant à son tour, avec des contorsions de danseuse en caoutchouc.

Je me rabattis alors sur Frédéric, dont le babil incessant m'empêchait, en général, d'en placer une. Aujourd'hui, comme en repréailles (qu'avais-je fait, ou oublié de faire?), il se taisait. Je l'interrogeai sur ses dernières performances scolaires.

Du tac au tac:

– Y a que ça qui t'intéresse?

Le compte y était. Le petit troisième, précoce, copiait désormais les deux autres! Au moins terminait-il son feuilleté, sous le regard indulgent, presque amusé de sa mère, à qui je crus utile de faire observer que sa fille commençait à m'inquiéter: à force de ne plus rien manger, elle finirait...

– Par nous faire une anorexie? C'est ça?... Rassure-toi, Charles. Si tu étais là plus souvent, ou si seulement on ne

devait pas t'attendre à chaque fois, tu la verrais manger comme quatre!

– Tu veux dire qu'elle fait ceinture parce que j'arrive en retard?

– Qui sait?... C'est peut-être un petit message qu'elle t'envoie, dans son langage à elle!... Oui, une façon de te demander d'arriver à l'heure!

Je ne me sentais pas encore rassuré sur tous les points. Tant que j'y étais:

– Les copains d'Antoine, tu les connais?

– Certains, oui.

– Ce sont... des gars de sa classe?

– Tu veux dire: les gars de sa classe qui se « cament »? Je ne sais pas. Je ne crois pas.... Et ce n'est pas lui qui me le dira.

Un temps. Elle continuait de se moquer doucement:

– Qu'est-ce qui te prend, tout à coup? Tu ne soupçonnes tout de même pas ton fils de s'être mis à la drogue?

– Non. Mais tout à l'heure, j'ai reçu un gosse de son âge et...

Je racontai l'entrevue avec Franck. Anne-Françoise, taquine, en profita pour remettre sur le tapis le sujet de dissension du moment. Ironisant:

– Tu devrais lui conseiller le Nintendo, à ce garçon! C'est peut-être un excellent antidote!

Sur quoi, mutine, fière d'elle, elle s'en alla rejoindre ses enfants et me laissa terminer mon dessert.

Soulagé, je me demandai ce qui, en effet, m'avait pris. Entre toutes les réactions possibles à un problème, dramatiser était celle qui me ressemblait le moins. Parfois, pourtant, quand il s'agissait de mes propres enfants, je ne pouvais y échapper, je me faisais des montagnes d'un rien! Ce qui se traduisait, dans la minute, par un tiraillement précis, presque douloureux, au niveau du duodénum. Avertissement sans frais –ulcère en vue?–, dont je ne tenais aucun compte.

Me détendant peu à peu, je laissai bientôt dériver mes pensées. Après quelque temps, elles me transportèrent dans une salle à manger; faute d'imagination, je me la représentai fort semblable à la nôtre, avec moins de jolies aquarelles aux murs, et plus de potiches encore sur les différents meubles; y achevaient de dîner, face à face et silencieux, Monsieur et Madame D.; leur fils, Franck, avait échappé au tête-à-tête, il était allé rejoindre ses « potes », ses copains « pommes pourries ». Comme en rêve, je « vis » Madame D. se lever, débarrasser la table, attraper le flacon de benzo; je l'entendis proposer: Tu veux? C'est le médicament du docteur!

– Le docteur? Et alors?

Elle insista: Au moins, cette nuit, tu dormiras!

L'air que c'était bien pour lui faire plaisir, pour qu'elle arrête de l'embêter, Monsieur D. leva son verre de bière en même temps qu'elle son verre d'eau minérale; ensemble, ils avalèrent les pilules; quand ils reposèrent les verres, une expression de sérénité béate s'inscrivit sur leurs traits: ils le savaient, ce « petit calmant » était magique, il allait leur assurer la paix pour toute la nuit, il allait leur faire oublier Franck, la pelouse, et ce silence insupportable qui s'était installé entre eux. C'est au moment où je les vis s'asseoir dans leurs fauteuils respectifs, face à la télé, que les trilles du téléphone me rappelèrent chez moi, face à mon assiette de gâteau déjà vide et mon petit verre de vin toujours plein.

IV

Deux heures plus tard, en salle d'op', c'est encore l'image des D. qui me revint à l'esprit. Elle me poursuivit jusqu'au vestiaire, au point qu'y croisant Harpmann, j'éprouvai le besoin de l'interroger:

– Tiens, toi qui en as tant vu, je suppose que tu as eu le cas: un gosse de 15 berges qui se drogue un peu, les parents qui en font un fromage, lui qui s'en tape...?

Harpmann marqua sa surprise: depuis quand avais-je appris à dire « faire un fromage » et « s'en taper »? Voulais-je me donner l'illusion d'avoir moi aussi 15... « berges »?

– Si j'ai eu le cas?... Tous les jours, vieux! Aujourd'hui, se shooter est un cap obligé, tu ne savais pas? Ça fait partie de l'initiation, l'autonomisation!... Mais, en effet, il n'y a pas de quoi en faire un plat! Ni un fromage!

Derrière lui, face au miroir, Berrine, l'anesthésiste, en train de se recoiffer. Berrine, forcément, jugea indispensable d'apporter sa contribution au débat. Harpmann et moi, nous échangeâmes un regard: Berrine, nous n'en doutions pas, allait nous sortir de sa géniale cervelle la solution à nos problèmes!

Ça n'y coupa pas.

– Moi, si j'étais à votre place, je sais ce que je ferais!

– Ah oui? Que ferais-tu, toi, Berrine?

– Je connais un remède, infallible!

– Ben, tiens!... Lequel?

– Moi, à votre place, j'attendrais.

– Tu attendrais quoi?

– Le dé clic. Un jour ou l'autre, il y a un dé clic, et tout s'arrange!

Ce Berrine: où en serions-nous s'il ne se donnait pas la peine de penser! Où en serait restée la médecine!?

Tandis qu'Harpmann se fichait ouvertement de Berrine, de nouveau mes pensées prirent le large. Dans le cas des D., la médecine, en dépit de tous les Berrine qui la faisaient progresser, n'en était nulle part. Bien sûr, on pouvait, comme Harpmann, banaliser, écarter d'un revers de main: meilleure façon de se défilier. On pouvait aussi décréter – ça se tenait – que la médecine n'était pas compétente, qu'il y avait des psys pour ça, des assistants sociaux...

N'empêche, c'est à un médecin que Monsieur et Madame D. s'étaient adressés. C'est chez moi qu'ils avaient débarqué, c'est sur moi qu'ils comptaient pour régler le problème.

Plus j'y songeais, plus l'idée que je ne disposais pas, pour ce faire, de « réponses » toutes prêtes me stimulait. Partir de rien n'était pas fait pour me déplaire. Simplement, j'aimais atteindre le but sans détour, et du premier coup; tâtonner, louvoyer, tergiverser n'étaient pas dans mon caractère; c'était cela, sans doute, qui suscitait en moi ce léger stress dont je continuais de percevoir le tiraillement du côté du duodénum.

Une demi-heure plus tard, je fus heureux de trouver Anne-Françoise éveillée. Elle m'attendait en lisant Kundera. Quand je lui fis part de mes appréhensions, elle eut son petit sourire habituel.

– Chéri, tu n'as jamais pensé que, toubib or not toubib... (je saluai l'humour d'un petit sifflement), personne ne peut porter le monde à soi tout seul? Le problème de Franck, pour le porter, il y a toi, sûrement, mais il y a aussi ses éducateurs, ses profs! S'il le fallait, il y a même des conseillers conjugaux, des assistants sociaux! Des psys!

– Je n'y aurais jamais pensé, mon amour!

– Tu ne crois pas qu'il y a « des problématiques qui débordent le champ médical »?

– Jolie formule! Où as-tu piqué ça?

– Chez toi, chéri! C'est toi qui parles comme ça, au retour de tes colloques! Ce qui ne t'empêche pas, le lendemain, de recommencer à travailler tout seul... Tu te souviens: quand ton filleul s'est dégouté de briller en classe? Tu as voulu t'occuper de ça sans l'aide de personne! Par la suite, tu as accepté, au moins...

– L'assistance éclairée de ma femme, je sais.

Encore une fois, elle avait mis le doigt où il fallait. Les beaux principes que je tirais de mes lectures, ou ramenais de mes colloques, le plus souvent je les oubliais aussi sec.

Comme nous nous couchions, Anne-Françoise, pour me tranquilliser, tint à me rappeler tout de même une bonne vieille vérité: quand il le voulait vraiment, son « homme » finissait toujours par trouver ce qu'il y avait à faire.

– S'ils reviennent, ces gens, tu trouveras encore...! Tiens, tu as pensé à lui demander, à Franck, comment ça se passait avec ses copains, à l'école?... Il t'a parlé de ses hobbies?... Et avec les filles, tu sais comment ça se passe?

– Je ne me vois guère lui poser la question.

– Il est mignon?

– A part son acné, oui...

– Son acné?... Peut-être qu'il ne supporte plus son image! Si tu lui arrangeais ça, qui sait si le reste aussi ne s'arrangerait pas?... Tu vas nous élucider tout ça, Sherlock, n'est-ce pas?

– Si je puis compter sur ton « assistance éclairée », sûrement!... Tiens, à ce propos, j'ai une idée: si je t'engageais, ma chérie? Comme première conseillère, dans ma méga-équipe pluridisci...

– Tu m'as déjà engagée, chéri. A vie. Mais pas pour ça.

– Pour quoi?

Elle savait toujours, ai-je dit, mettre le doigt où il fallait. Elle le posa un peu sous l'estomac, et commença de masser juste où ça faisait du bien.

V

Les D. reviendraient-ils? J'eus la réponse pas plus tard que le lendemain: blafards, des valises sous les yeux, Madame et Monsieur D. furent en effet les premiers à se présenter à ma consultation. Elle ne souriait plus.

– Moi, commença-t-elle, j'ai pris votre benzo, docteur. Juste ce que vous m'aviez dit. Mais ça ne va toujours pas. J'ai toujours mes angoisses. Lui (elle ne désignait plus Monsieur d'un sourire mais d'un petit coup de tête), ne prétend pas y toucher! Pas besoin de ça, lui! Résultat: il n'a plus fermé l'œil depuis deux jours, son dos lui en fait voir de toutes les couleurs, et il se demande déjà comment sa pelouse va se tondre toute seule samedi prochain! En plus, quand il ne dort pas, il n'arrête pas de faire tout ce qu'il peut pour m'éveiller! Vous l'entendriez ronfler...!

– Il ronfle...? Quand il ne dort pas?

– Oui.

La mauvaise foi de sa femme excéda Monsieur D. Il conserva néanmoins son calme, se contentant de m'adresser, d'homme à homme, un coup d'œil fataliste et complice.

– Donc, constatai-je à l'intention de Madame, ma benzo vous fait tout de même un peu d'effet? Au moins, vous vous endormez?

– Oui. Mais s'il m'éveille tous les quarts d'heure...! Il ronfle!

– Tu l'as déjà dit. Le docteur le sait, maintenant.

Silence. Je décidai de leur laisser, s'ils voulaient, l'opportunité de poursuivre l'affrontement. Elle avait, c'était manifeste, le désir d'en découdre. Lui pas vraiment. Je suivis sur leurs traits l'évolution du débat que chacun menait en soi-même.

Finalement, comme ils ne se décidaient pas:

- A propos, Franck?... Il vous a parlé de notre entretien?
- A moi, oui. A son père, non.
- Forcément, tu l'empêches de me...
- En tout cas, il était enchanté, docteur. Il a trouvé que le courant passait bien... D'ailleurs, trouver quelqu'un à qui ils peuvent parler, ça ne leur fait jamais de tort. S'ils trouvaient plus souvent, ils feraient moins de bêtises. N'est-ce pas, docteur?
- Sans doute, lui concédai-je, avec un coup d'œil dans la direction de Monsieur D., qui m'en voulait d'emboîter le pas, une fois de plus, à sa femme. Sans doute, mais...
- Ce que je veux dire – excusez si je vous interromps! –, c'est que notre Franck en a assez qu'on lui dise ce qu'il doit faire comme s'il était encore un gamin! Vous comprenez? Si son père lui parle toujours comme à un gamin, s'il lui donne à tout moment des ordres comme à un...
- Je lui demande, une fois par semaine, de bien vouloir tondre cent tout petits mètres carrés de pelouse! D'ailleurs, est-ce moi qui le considère comme un gamin!? A quinze ans, et demi, il est encore fourré dans tes jupes du matin au soir! Tu le couves comme un poussin! Suffit que tu saches que je pourrais lui demander de tondre la pelouse pour que tu m'empêches de lui mettre la main dessus! Tu le caches, tu l'enfermes! Pas étonnant qu'il ne pense qu'à fiche le camp! En fait, c'est toi qui le pousses à vagabonder!
- Forcément, je le cache! Si tu ne peux même pas supporter qu'une fois de temps en temps il te réponde « non, papa »! Si c'est un crime, à son âge, de répondre « non, papa »! Si son père, docteur, ne lui laisse même pas le droit, à 15 ans, d'exprimer son avis, comment voulez-vous qu'il n'en ait pas jusque-là!... Et qu'il ne s'enfuit pas de la maison! En fait, s'il vagabonde, ce n'est pas à cause de moi, c'est parce qu'il en a assez qu'on lui tombe dessus pour des queues de cerises et des histoires de pelouse! Vous comprenez, docteur?

J'acquiesçai aussi imperceptiblement que possible. Monsieur, lui, se mura dans un silence buté, définitif. Il m'observait par-dessous le sourcil.

Je pris sur moi de jouer les conciliateurs:

– Bien. Je vois qu'il y a deux points de vue.

– Vous pouvez le dire.

– Deux points de vue pas incompatibles, mais deux points de vue quand même! (Puissante constatation! Avoir fait sept ans d'Univ pour sortir ça!) Notez, c'est souvent le cas: ma femme et moi, par exemple, nous avons aussi, quelquefois, deux points de vue! (De plus en plus puissant!) Euh... Tenez, récemment, elle –ma femme– m'a reproché... (tant que j'y étais...) d'éviter le conflit avec mon fils, Antoine! Et, c'est assez vrai, j'évite!... Comme beaucoup de pères, je crois! Pour ne pas compromettre la paix du foyer!... J'imagine sans doute qu'un repli stratégique en position « silence » préservera celle-ci... Alors que le repli, le silence, ne font sans doute qu'entretenir le problème, et la souffrance!

Emerveillée, Madame D. hochait la tête à répétition. Me demandant ce qui m'arrivait, je poursuivis sur ma lancée, à la recherche d'une conclusion:

– D'après moi, la pire des choses, c'est ça: laisser le problème en suspens. Soit en le banalisant, en faisant comme si ce n'en était pas un (et autant pour Harpmann!), soit en attendant bêtement le dé clic (et pan dans les gencives du génial Berrine!)
Comprenez-vous?

– Oui! Très bien!... Tu vois, Raymond, ce que dit le docteur!?

– Je ne vois pas, j'entends, maugréa Raymond, qui n'appréciait pas que je m'allie à sa femme, au mépris de la plus élémentaire solidarité masculine.

Je me demandai comment rétablir un semblant d'équilibre.

– Ce que je veux dire, c'est qu'à force de le laisser en suspens, nous installons le problème en nous! Il nous ronge de l'intérieur et ça se traduit par des insomnies, des maux... de dos

(Monsieur D. se rebiffa, comme s'il se sentait pris à partie), ou des maux... d'estomac! Ainsi, moi-même, m'entendis-je dire sans pouvoir contrôler ce nouveau dérapage, je me demande parfois si je ne serais pas en train de me préparer un petit ulcère!

– Un ulcère?

Les yeux de Madame s'arrondirent. (« Vous, docteur, un ulcère!? »... C'est bien connu, les toubibs sont faits pour soigner les maladies, pas pour les attraper!)

Quant à Monsieur, cette allusion à mon ulcère le rendit soudain moins agressif, presque bienveillant: que mon estomac fût en quelque sorte solidaire de son dos paraissait l'émouvoir. Cela réduisit en tout cas la distance entre nous, ce dont je profitai pour improviser, enfin, une conclusion:

– Notre problème, à nous, les hommes, c'est que nous sommes parfaitement capables de vivre comme ça, des années, sans affronter certaines... évidences... Vous ne croyez pas?

– Si, si, fit-elle. Si, si!!

Par déférence envers mon ulcère, Monsieur me passa cette nouvelle mise en cause de notre sexe.

– Quant aux dames, enchaînai-je, si je puis me permettre (d'un coup d'œil, Monsieur m'assura que oui, je pouvais), je craindrais peut-être que, quelquefois, par un excès de... (« Trêve de précautions oratoires, m'encouragea-t-il, allez-y! »), je craindrais qu'elles aient tendance à surprotéger leur enfant – comme si, précisément, c'en était toujours un! Ne seraient-ce pas elles, les mères, qui empêcheraient parfois les conflits de s'exprimer?... Est-ce vraiment par crainte de brusquer nos fils que nous nous abstenons, nous, les pères, d'intervenir? N'est-ce pas plutôt par crainte de heurter nos épouses?

Au terme de cette envolée plutôt réussie (je ne m'en sortais

finalément pas trop mal), c'est Monsieur D., cette fois, qui triompha. Il sourit mielleusement à sa femme (« Tu as entendu, chou? ») puis, l'œil sucré, se retourna vers moi et me congratula d'un discret signe de tête.

Après quoi, silence. Il s'agissait pour eux de tirer la substantifique moelle de ce que je venais de dire. Tandis que Monsieur se massait vigoureusement le crâne, comme pour y réveiller certaine faculté cérébrale assoupie, Madame se grattouillait tout aussi résolument la joue, le nez, l'autre joue, le menton.

Quand ces traitements énergiques eurent stimulé leurs cellules, tous deux, presque en même temps, ouvrirent la bouche. C'est Madame D. qui s'imposa:

– Si ce que vous dites est vrai, docteur (et elle n'en doutait pas), je me demande si on ne pourrait pas revenir un jour tous les trois: Raymond, moi, et le gamin!? On essaierait de faire le tour.

– Le tour?

– Du problème!

Pour une fois, Monsieur ne fit pas d'objection. Je proposai donc que nous nous revoyions à nouveau, un peu plus tard.

– Dans une quinzaine de jours? Je suppose que vous avez besoin de temps, pour y voir clair? (Je me demandai qui avait le plus besoin de temps, le plus besoin d'y voir clair: eux?... moi?)

Madame D., enthousiaste, ouvrit un agenda, compta quinze jours, nota en lettres géantes: « Téléphoner à Monsieur le docteur ».

Monsieur, lui, recommença de se masser les méninges. Puis:

– Mais moi... si, dans quinze jours, je n'ai rien à vous dire, qu'est-ce que je fais?

– Venez tout de même. On se jettera à l'eau, répondis-je avec l'assurance de celui qui s'y jette, à l'eau, plus souvent qu'à son

tour!

Au moment de conclure l'entretien, Madame se réaffubla de son air de confiance béate, Monsieur, comme si rien ne s'était passé, de son masque sceptique et narquois. Elle me paya la consultation, lui me salua d'un « A bientôt, peut-être », en insistant sur le « peut-être ».

Regagnant mon cabinet, je me livrai à l'habituel pronostic: reviendraient? reviendraient pas? A trois? à deux? seuls? A ce stade, je ne pouvais imaginer qu'ils reviendraient à trois. Mais j'avais l'intuition que j'aurais de leurs nouvelles avant le délai des quinze jours.

VI

Mon intuition se vérifia. C'est au bout d'une semaine, même pas, que Madame D. me rappela. Et il s'agissait de prendre rendez-vous non pas pour la famille mais pour Monsieur, pour lui seul!

Le lundi suivant, c'est donc lui, Monsieur D., qui, solennel, réinstalla son imposante personne sur l'un des deux fauteuils en face de moi. A son air déterminé, à la façon dont il planta son regard dans le mien, je compris qu'il n'était pas là pour s'interroger sur son cas personnel.

– Voilà, annonça-t-il. Je suis venu parce que mon fils... (son énervement se trahit d'emblée, il perdit le fil de sa phrase.) Samedi, j'avais très mal au dos et... et...

– ...et Franck n'a toujours pas tondu la pelouse!?

– Exact! Résultat des courses: c'est moi qui l'ai fait.

– Et vous avez encore plus mal au dos!?

– C'est ça. Mais je ne suis pas venu pour ça. Je ne sais pas si ma femme vous l'a dit, pour ces choses-là, nous avons un médecin de famille...

– Bien sûr... (« Pour ces choses-là, mais pas pour d'autres, dont vous préférez qu'il les ignore? ») ...Donc, vous êtes venu pour Franck...?

– Oui. Parce qu'il serait temps que ça s'arrange. Une fois pour toutes!

Il se tassa, se recroquevilla sur sa chaise. Il paraissait soudain beaucoup moins imposant.

– Ce qu'on aurait voulu, c'est que vous lui prescriviez quelque chose. Un bon médicament, ça doit bien exister!?

Avant de lui répondre, je voulus savoir ce qui avait précipité son retour: était-ce vraiment la pelouse que Franck n'avait pas tondue? La situation ne s'était-elle pas aggravée?

– Aggravée?

– Je veux dire: est-ce qu'il va mal?... Est-ce qu'il fume davantage?

– Ça, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que samedi matin, ma femme n'était pas là, alors je l'ai attrapé entre quatre-z-yeux, je lui ai dit, comme je vous le dis, en français, pas en chinois: Il y a la pelouse à tondre.

– Et bien que ce fût dit en français, il n'a pas compris.

– Non. L'après-midi, au lieu d'être sur la pelouse, il était sur la rue. Je l'ai vu, avec ses fameux « potes »!

– En train de fumer?

– Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est qu'il était là, sur la rue, et que, s'il était sur la rue, c'est qu'il n'était pas là sur la pelouse! Et ça, quoi qu'en pense sa mère, je ne pouvais pas laisser passer. Alors j'ai... un peu crié!... Une pelouse d'à peine 150 mètres carrés!

– 150? Vous m'aviez dit cent...

– 126. Ça ne signifie même pas deux heures de travail!

Je le laissai aller au bout de ses doléances puis, pris d'une inspiration subite:

– Monsieur D., je puis vous poser une question? Vous lui demandez parfois autre chose que de tondre cette pelouse?

– Jamais. Je ne lui demande rien d'autre... Si: une fois au bout d'une lune, de m'aider à sortir les poubelles. C'est tout.

– Il les sort?

– Manquerait plus que ça.

– Ce n'est pourtant pas plus agréable que de tondre la pelouse!?! Alors, ce que je ne comprends pas, c'est: pourquoi accepte-t-il de sortir les poubelles et pas de tondre la pelouse?... Ne serait-ce pas parce que cette pelouse, à laquelle vous accordez tant d'importance...

– ?

– ...représente pour lui une occasion d'entrer en conflit avec vous?... En fait, ce que je me demandais, c'est ceci: vous

arrive-t-il d'avoir avec Franck un contact au sujet d'autre chose!... Est-ce que, parfois, vous lui proposez autre chose, une activité, un... je ne sais pas, moi...

Lui non plus, visiblement, ne savait pas. Et n'avait pas envie de savoir. Je préférerais bifurquer:

– Quant à ces samedis passés dans la rue, ne serait-ce pas... que sais-je... une façon de se soustraire à l'attention un peu trop... constante de sa mère?

– Ça, oui! Sûrement!... Bien vu, ça!

– Et –tout cela– ne serait-ce pas, finalement, une façon de vous réinterpeller, vous et Madame, sur l'« ambiance » à la maison?... Les enfants sont très attentifs à l'ambiance, à l'atmosphère!

« Atmosphère?... Qu'est-ce qu'elle a, l'atmosphère? » semblait s'interroger Monsieur D., qui ne voyait décidément pas où je voulais en venir. En désespoir de cause, il recommença de se masser le crâne, ce qui, contre toute attente, fit jaillir la lumière:

– L'ambiance, vous dites?... C'est vrai... Même que, pour lui, ça ne doit pas toujours être très gai... Comme ça, ma femme a l'air facile à vivre, mais en réalité...

Dignité masculine, il s'abstint d'en dire plus, pour ne pas accabler l'absente. Mais de la main, il me donna mille et une choses à penser. Puis, nouveau silence, il recommença, perplexe, à se masser.

L'un et l'autre, nous demeurions obstinément perdus dans nos pensées.

Après quelque temps, comme il semblait s'être mis à rêver, je tâchai de le ramener à notre point de départ:

– Ce que je voulais vous demander, Monsieur D., c'est simplement: êtes-vous sûr que Franck peut comprendre que vous investissiez à ce point dans une pelouse?

Cette fois, la réponse fut instantanée.

– Une pelouse, docteur, que j'ai retournée moi-même, damée,

nettoyée, ensemencée moi-même! Malgré mon dos! Une pelouse qui est verte comme les blés! Aussi plate que ma main! Pas une herbe plus haute que l'autre! Et pas une renoncule, pas un chiendent! On y mangerait comme sur une nappe!

– Je vous crois. Mais lui, Franck: vous ne pensez pas que, dans son optique, la pelouse n'est pas ce qui passe en premier?

– En premier?... Ce qui passe en premier, comme vous dites, est-ce que ça ne devrait pas être, d'abord, de penser à ceux qui se sont saignés aux quatre veines pour lui offrir tout ce qu'il lui faut, à commencer par une maison confortable, moderne, une maison remboursée jusqu'au dernier centime, une maison – excusez-moi – pas plus moche que la vôtre (« Pourtant, vous êtes médecin! »), et avec le chauffage électrique, avec deux salles de bains, deux w.c., avec deux garages, avec salle de jeux...!

(« Et avec pelouse, d'accord ».)

J'avais compris que nous n'en sortirions pas ce jour-là. D'autres patients, d'ailleurs, attendaient. Perdant de vue qu'il y avait, pour cela, un médecin de famille, je proposai, histoire d'en revenir au concret:

– Si on voyait votre dos?

Il n'attendait que ça. Je l'examinai donc, en le rassurant autant que possible. Et comme il me parlait d'un baume du temps passé qui, se rappelait-il, l'avait soulagé autrefois, je le lui prescrivis.

– Et pour dormir, docteur? Qu'est-ce que je fais? Je prends aussi de votre benzi... bonzo...?

–Je n'en vois pas l'utilité. Faites-vous plutôt masser le dos par Madame! Longuement! Avec le baume!

VII

Dans les semaines qui suivirent, je m'étais arrangé pour prendre chez moi un maximum de repas, et pour être à table à l'heure. J'essayais de susciter l'échange de vues à la moindre occasion. Après quelques jours, Antoine, de lui-même, m'en avait dit un peu plus sur ses copains « camés », ou prétendus tels. Ses propos m'avaient rassuré: il ne s'était jamais approché de la drogue et cela ne le tentait pas.

Lorraine, désormais, s'alimentait normalement en ma présence. Quant à Frédéric, s'alignant sur ses aînés, il ne voyait plus aucune raison d'exercer des représailles à mon encontre: il s'était remis à gazouiller comme naguère.

Quant aux D., pas de nouvelles, jusqu'au jour où Monsieur m'appela, du boulot. C'était pour me remercier: il avait racheté du baume et celui-ci apaisait miraculeusement ses douleurs; en plus, ça le relaxait, ça l'aidait même à dormir!

– Figurez-vous que ça endort même ma femme, d'ailleurs elle ne prend plus de votre bonzo...!

– Ah non?

– Non! Ça la fatigue tellement de me masser qu'après ça elle s'écroule! C'est génial!

– Génial?

– Ben oui: génial!

Quant à la pelouse, ne put-il se passer d'ajouter, maintenant qu'il se sentait d'attaque, il n'embêtait plus son fils avec ça. Elle était impeccable.

Tout paraissant aller pour le mieux, je n'en demandai pas davantage. Je postulai que Franck, lui aussi, se portait bien. Je raccrochai et, pendant quelques secondes, j'éprouvai un sentiment, léger, de frustration: c'était comme si, leur problème

réglé, les D. m'avaient laissé tomber!

C'était aussi un peu du poids du monde qui se détachait de mes épaules. Mais pour une fois, je décidai de laisser aller, j'acceptai d'être déchargé... Aussitôt, le géant Atlas, médusé, sentit se distendre, comme par enchantement, ce nœud qui lui étranglait le duodénum...

De nouveau, je pus oublier les D., cesser de m'en faire pour eux. Ce qui ne m'empêcha pas, quelques jours plus tard, de me réjouir quand, au bout du fil, je reconnus la voix charmante de Madame D.

Elle était en émoi:

– Figurez-vous, docteur, que Franck a voulu tondre la pelouse à la place de son père.

– C'est une bonne nouvelle, non?

– Son père l'a laissé faire, mais après il a trouvé à rechigner sur tout. Ici, l'herbe était trop haute, là trop courte; tantôt Franck avait arraché la terre, tantôt il n'avait pas suivi la ligne! Un drame! J'ai bien tenté d'intervenir, ça n'a rien arrangé... Depuis, Franck sort tous les soirs, il va retrouver ses potes et, j'en suis sûre – mais je ne le dis pas à son père –, il s'est remis à fumer! Bref, « faites quelque chose, docteur ».

Comme j'attendais qu'elle explicite sa demande, elle murmura, le plus bas possible:

– Vous ne voudriez pas lui parler?

– D'accord. Suggérez-lui de me téléphoner.

– Il est ici, dans sa chambre. Je vais vous le chercher?

Un bon moment plus tard, Franck acceptait, pas vraiment de gaîté de cœur, un rendez-vous pour le lendemain. Au moment de raccrocher, comme pour rétablir par avance la complicité, j'éprouvai le besoin de l'asticoter:

– Alors, cette pelouse, paraît que tu as fini par la tondre?

Son « Ouais », glacial, me fit comprendre que la taquinerie

n'était pas à son goût.

Le lendemain, avant de le recevoir, je tins, luxe exceptionnel, à me ménager une pause de dix minutes. Il me semblait indispensable de me préparer, de faire le vide – de balayer les vieilles « réponses ».

A l'heure dite, j'allai voir à la salle d'attente. Franck n'était pas arrivé.

Une demi-heure plus tard, lorsqu'il fallut me rendre à l'évidence: il ne viendrait pas, je fis entrer Madame Jansen et ses varices. Comme j'avais l'esprit ailleurs, j'oubliai d'abord mes petites plaisanteries rituelles; j'omis ensuite de lui demander des nouvelles de son chat Bourvil. La brave dame s'en inquiéta:

– Qu'est-ce que vous avez, docteur, aujourd'hui? Un problème?

– Non, Madame Jansen. Non...

– Si, si, je le vois. Allez, quoi comme problème?... Dites toujours, on ne sait jamais, je pourrais peut-être vous aider à voir clair!

Dans la suite de la journée, je ne trouvai pas le temps de m'interroger sur la défection de Franck. Chez nous, au souper, Antoine brillait par son absence.

– Où est-il?

– Je ne sais pas. Il vient de se faire de nouveaux copains.

– Quel genre?

– Sympas. Ils font du « roller » ensemble.

Je m'en félicitai, puis repensai à Franck et entrepris de chercher l'erreur: est-ce parce qu'au téléphone, je l'avais taquiné à propos de la pelouse?

Quand Frédéric fut couché, qu'Anne-Françoise redescendit, c'est elle qui m'interrogea:

– Encore quelque chose qui te tracasse?

J'expliquai. Elle secoua la tête:

– Et c'est ça qui te coupe l'appétit?

J'avais à peine touché à ses chicons-jambon.

– Ecoute, Charles: s'il n'est pas venu, ce garçon, c'est sans doute qu'il avait, simplement, autre chose à son programme. A leur âge, ils ont parfois mieux à faire qu'à consulter les toubibs ou à dîner avec papa-maman! Non?

J'avais, ce soir-là, quelques visites à faire. Quand je rentrai, vers minuit, Anne-Françoise paraissait dormir profondément. Elle ronflotait, comme une mer paisible. Je m'étendis à ses côtés. Aussitôt, le ronflement cessa.

– Charles?... Il vient de téléphoner.

– Qui?

– Franck. Il y a dix minutes. Je ne l'ai pas noté au carnet... Mais il a pris rendez-vous, pour jeudi... Bonne nuit?

– Bonne nuit.

J'éteignis.

– S'il a téléphoné il y a dix minutes, c'est peut-être que c'était urgent?

– Pas l'impression.

Une demi-heure durant, un feu roulant de questions m'empêcha de me détendre. Le nœud m'étranglait de nouveau l'estomac.

Anne-Françoise, de son côté, continuait de faire celle qui dort. Mais à certain moment, alors que je n'y comptais plus, elle se rapprocha, m'entoura de ses bras, se colla à mon dos. Puis elle susurra:

– S'il a téléphoné si tard, c'est peut-être, tout bêtement, qu'il voulait attendre que ses parents soient couchés?

Voix de la sagesse. Comme toujours, ma femme devait avoir raison...

– Et s'il n'est pas venu cet après-midi, c'est peut-être parce que sa mère l'avait forcé à prendre ce rendez-vous?

– Peut-être...

– Et si ce n'est pas pour ça, eh bien, ce sera sans doute pour une autre raison, que tu sauras jeudi... Ou que tu ne sauras jamais, chéri: parce qu'on ne peut jamais tout savoir!... En attendant...

En attendant, elle me massait l'estomac, et le ventre... Moi, je me sentais bien. J'avais surtout très envie de ne plus penser à rien, sauf à la caresser un peu, moi aussi, là aussi.

FIN